

LesEchos.fr – 24 novembre 2017

**« A nous deux maintenant » : Jonathan Capdevielle en son
royaume étrange**



Les comédiens aux multiples facettes incarnent, avec une aisance déconcertante, une kyrielle de personnages.
Pierre Grosbois

Au théâtre Nanterre-Amandiers, le touche-à-tout de la scène française s'approprie « Un Crime » de Bernanos. Fait de hauts et de bas, son cauchemar polyphonique l'emporte grâce à un parti pris loufoque.

Quand Jonathan Capdevielle rencontre Georges Bernanos, ce n'est pas le metteur en scène qui s'invite chez l'écrivain mais bien l'inverse qui se produit. Après s'être frotté à l'autofiction dans ses précédents spectacles « Adishatz » et « Saga », le comédien, chanteur, danseur, ventriloque et désormais metteur en scène voulait « se confronter à l'écriture d'un auteur ». Mais hors de question pour lui de se détourner de cette voie singulière qu'il occupe dans le paysage théâtral français, de tirer un trait sur cette enfance du Sud-Ouest qui irrigue son travail. Le roman de Bernanos se situe à Mégère, une petite bourgade du coeur des Alpes ? Soit. Capdevielle y importe des fragments de lui-même, de ses Pyrénées natales où l'accent de l'arrière-pays résonne et les ferias affolent la chaleur des étés. Il soumet le curé de Mégère à l'abbé de Lourdes.

S'approprier Bernanos n'avait rien d'une sinécure. Son écriture est tortueuse, sa dramaturgie sinueuse. Sous couvert d'un roman policier qu'il écrit pour de triviales raisons financières, l'auteur construit un antiroman policier. Plutôt que de se resserrer, les pistes s'élargissent. A partir d'une simple et sombre histoire de crime qu'un juge d'instruction se charge d'élucider, avec l'intrigant curé de Mégère en ligne de mire, il édifie une fresque villageoise où le fantasme et le fantastique se mêlent à l'effroi.

MONTAGNES RUSSES

Sous le regard de l'auteur qu'il transforme en narrateur désabusé, Jonathan Capdevielle orchestre un cauchemar polyphonique. Dans leur danse macabre autour d'une souche géante, conçue par la plasticienne Nadia Lauro, les comédiens aux multiples facettes incarnent, avec une aisance déconcertante, une kyrielle de personnages. Immérgés dans un environnement sonore et lumineux dont l'artisanale précision étonne, tous fascinent autant qu'ils inquiètent par leur troublante étrangeté. Jamais l'adage populaire « L'habit ne fait pas le moine » n'aura été aussi vérifiable. Dans ce panier de crabes du terroir,

difficile de savoir qui ment le plus aux autres pour mieux se mentir à lui-même.

Pour trancher avec cette sombre ambiance, Capdevielle ose un parti pris loufoque et espiègle qui pousse au lâcher-prise. Il entraîne ses comédiens sur des pentes au deuxième, voire au troisième degré. Au gré des montagnes russes émotionnelles qu'il fait vivre à son public - presque inévitables dans un spectacle de trois heures sans entracte - ces moments agissent comme des bulles d'air. Elles contribuent à faire oublier le côté parfois brouillon et fouillis de son propos, dû à l'hétérogénéité des thèmes qu'il souhaite embrasser.

Ce n'est, en définitive, qu'à la toute fin, lorsqu'il s'émancipe de Bernanos, que le metteur en scène l'emporte vraiment. Deux heures du matin semblent alors avoir sonné. Cette heure où, selon l'auteur, « il arrive aux sages de devenir fous, mais où les fous ne deviennent jamais sages ». Capdevielle fait partie de ces derniers.

Vincent Bouquet

Les Inrockuptibles – 22 au 28 novembre 2017



Pierre Gruchot

Scènes

T'es qui moi ?

En adaptant *Un crime*, le seul roman policier de Georges Bernanos, JONATHAN CAPDEVIELLE prolonge son interrogation sur l'autofiction, l'imposture et le travestissement.

AH! QUE LES SOMBRES TOURMENTS PROCURENT D'INEFFABLES JOUISSANCES...

Prenez *Un crime* de Georges Bernanos, son unique roman policier, écrit pour subvenir aux besoins de sa famille. L'écriture n'est pas aisée, il peine à la tâche, louvoje avec son éditeur, mais comme il le dit, "on ne se refait pas" et l'enquête menée par la police après un double meurtre dans un petit village de montagne met en scène un prêtre. Comme dans tous les romans de Bernanos.

Une fois de plus, il creuse la figure de l'imposture, ce qu'elle autorise – le miroitement de la vraisemblance – et ce qu'elle interdit – l'éclat de la vérité. Une imposture doublée d'un travestissement, qui plus est. Si bien qu'en guise de polar on a affaire à un roman métaphysique qui débusque le conflit tiraillant chaque personnage entre sa fonction – curé, juge, policier, docteur, servante, enfant de chœur... – et ce que lui dicte son cœur, son être désirant, captif depuis l'enfance. Une distorsion intime dont Jonathan

Capdevielle fait son miel dans *A nous deux maintenant*.

Comme s'il poursuivait l'œuvre d'autofiction qui donnait vie dans *Saga* aux personnages de son enfance pyrénéenne, il se glisse cette fois-ci à la fois dans le personnage de Bernanos aux prises avec l'écriture, "l'âme harassée à la vue d'une feuille blanche", et dans ceux du roman, les membres d'une communauté villageoise perturbée et mise à nu sans rémission possible.

Il y a du Théorème de Pasolini dans l'impact produit par l'arrivée du curé (impeccable Clémentine Baert) dans le village de Mégère, en pleine nuit, concomitante avec le crime d'une vieille dame à la fortune conséquente et d'un jeune homme dont on ignore l'identité.

L'atmosphère de l'intrigue se met en place dans le noir et passe d'abord par les voix du narrateur et de ses personnages. Une dimension quasi radiophonique qui donne de l'ampleur au paysage sonore réalisé en direct

par Arthur Bartlett Gillette. Les acteurs changent de rôle en permanence, à l'exception du curé, accentuant le trouble d'une énigme qui s'épaissit à mesure que l'histoire se déroule. On est subjugués par la puissance de la métamorphose dont tous font preuve sous nos yeux, tant vocalement que physiquement. De Michèle Gurtner à Jonathan Drillet, et de Jonathan Capdevielle à Dimitri Doré, 20 ans et qui en paraît 15, une météorite, saisissant de bout en bout.

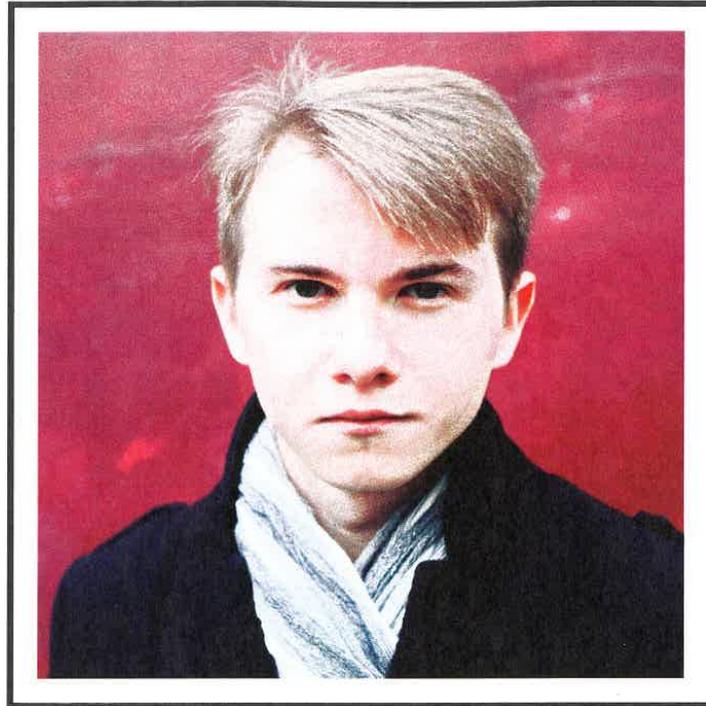
Créé au Quai d'Angers, le spectacle gagnera à se resserrer pour que l'on suive, sans se perdre, les chemins accidentés où tous vont trébucher, dans l'austère scénographie d'une monumentale souche d'arbre conçue par Nadia Lauro.

Fabienne Arvers

A nous deux maintenant mise en scène Jonathan Capdevielle, du 23 novembre au 3 décembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris; les 6 et 7 décembre, CDN d'Orléans; en tournée de janvier à juin 2018

Les Inrockuptibles – 22 au 28 novembre 2017

Intro Nouvelle Tête



Dimitri Doré

Découvert dans *A nous deux maintenant*, la création de Jonathan Capdevielle présentée au Festival d'Automne à Paris, le jeune acteur subjuge par son immense talent.

“SUR MA CARTE DE VISITE, IL Y A APPRENTI COMÉDIEN”, ÉNONCE TRANQUILLEMENT DIMITRI DORÉ. C’est vrai qu’à 20 ans, il a à peine eu le temps de s’inscrire à une école de théâtre qu’il s’impose, époustouflant, dans le spectacle de Jonathan Capdevielle, *A nous deux maintenant*, où il se coule avec aisance dans la peau des quatre personnages qu’il interprète successivement.

Quand on lui demande comment le théâtre est entré dans sa vie, la réponse laisse songeur. *“Depuis tout petit, j’ai un goût immodéré pour la scène. Je suis admiratif de Muriel Robin, Pierre Palmade, Rôbert Hirsch, Danny Kaye. Je suis un extraterrestre pour ceux de ma génération. Je les ai découverts sur internet, à la surprise de mes parents qui croyaient que ça venait de ma grand-mère... Certes, ce sont tous des comiques, mais c’est surtout leur regard qui me captive, l’âme qui transpire à travers le regard.”* Son rêve serait de proposer à Pierre Palmade de reprendre et de réécrire certains de ses sketches pour aborder des thèmes d’aujourd’hui.

Il garde aussi des souvenirs éblouis des créations de Cyril Teste, Romeo Castellucci ou Christoph Marthaler, découverts à la Comédie de Reims quand il était lycéen, option théâtre, dans la classe d’un professeur, Grégory Dominé, qui l’avait déjà repéré. Dimitri a découvert Jonathan Capdevielle en travaillant avec lui, choisi lors d’un casting où il s’est distingué parmi cent candidats. Il résume son univers avec une justesse qui laisse coi : *“Le contrôler, c’est mettre du sel sur la queue d’un bombardier !”*

Finalement, c’est en évoquant son engouement pour Vincent Dedienne qu’il éclaire une part de son mystère : *“On est tous les deux des enfants adoptés. Moi, je suis arrivé de Lettonie à 18 mois, le 2 décembre 1998, et j’ai des parents formidables, aimants. J’ai toujours eu cet incroyable désir de vivre, même si, comme le décrit Baudelaire dans son poème La Cloche fêlée, il y a des fêlures d’âme.”* Fabienne Arvers Photo Renaud Monfourny

Lire aussi la critique de *A nous deux maintenant* p. 88

Les Inrockuptibles Supplément – 30 août 2017

Théâtre



Estelle Bernanos

L'enfant des Pyrénées

Artiste inclassable, **JONATHAN CAPDEVIELLE** fouille l'héritage de son roman familial, entre érudition et culture populaire.

Théâtre

À 40 ANS, L'ADOLESCENCE ENCORE DANS LA VOIX. Jonathan Capdevielle semble amusé par la vie, le théâtre et la création. Tragique, il l'est aussi, torturé certainement, mais il sait parfois, d'une pirouette, transformer ses obsessions en chanson, en enchantement et en art. Enigmatique et formidable collaborateur-interprète de Gisèle Vienne, il a participé à presque tous ses spectacles depuis qu'ils se sont rencontrés à l'École nationale supérieure des arts de la marionnette à Charleville-Mézières. Dans le même temps, l'enfant des Pyrénées – il est né à Tarbes en 1976 – crée une œuvre personnelle, autobiographique, qui puise dans l'enfance.

“Dans le travail, je pense que le plus important est de partir profondément de soi et de toujours rester en connexion avec soi-même, quel que soit le matériel avec lequel on travaille. Il est important, à un moment donné, qu'à l'intérieur de mes pièces surgisse Jonathan... Je me sens plutôt seul. Le travail d'artiste demande parfois une extrême solitude, même si cela ne signifie pas être hermétique au monde. C'est à la fois une joie et une souffrance, les deux sont nécessaires. Enfant, je vivais dans la solitude. Des frères très grands, des parents vieillissants et un petit garçon qui s'emmerde. Pour ne pas sombrer et m'effacer, j'ai dû m'inventer des choses pour garder la tête hors de l'eau. Et les adultes m'ont aidé. Ma sœur Sylvie, mon beau-frère, ma mère en partie – mon père cheminot n'était pas souvent là, il me voyait grandir, mais il ne comprenait pas trop ce qu'il se passait. C'est à ces adultes que je rendais hommage dans mon précédent spectacle, Saga. Ils ont été comme une impulsion à la création. Ils m'ont plongé dans des scénarios. Chez ma sœur et mon beau-frère, par exemple, j'étais témoin d'histoires hallucinantes dignes du cinéma.”

Mais il n'y a pas que la famille, et s'il chante Madonna au fond du bus en allant au collège, Jonathan peut aussi, toutes les semaines, le mardi à 11 heures, grâce à sa prof de français, se livrer à une demi-heure

d'improvisation devant la classe. *“Les autres trouvaient ça bizarre, mais comme je parlais d'eux et des profs, ça les amusait. Et en plus j'étais gay et ça se voyait ! Je me faisais charrier par ceux qui étaient en classe technique, les gros bras. J'en ai un peu souffert jusqu'au moment où l'on a fini par faire des vrais spectacles à la fin de l'année. Ils ont été surpris et je suis devenu leur pote.”*

Au lycée Marie-Curie de Tarbes ensuite, une prof de français encore, saisie par la nature de l'animal, l'aide à mettre de l'ordre dans ses aspirations

“J'ai grandi près de Lourdes, j'ai une fascination pour les prêtres”

artistiques multiples et le pousse à passer les concours. Il n'aura pas le bac mais rentrera à l'École nationale supérieure des arts de la marionnette.

Après de nombreuses créations en tant qu'interprète avec Lotfi Achour, Marielle Pinsard, David Girardin Moab, Yves-Noël Genot, Vincent Thomasset et Gisèle Vienne bien sûr, il crée en 2007 la performance-tour de chant *Jonathan Covering* au Festival Tanz im August à Berlin qui sera le point de départ de sa pièce *Adishatz/Adieu*, créée en novembre 2009 et également présentée cette année au Festival d'Automne. Une œuvre liminaire saisissante sur son enfance, érudite et populaire, touchante pour le moins, où s'écrivent déjà les grandes lignes esthétiques qu'il poursuivra ensuite. Sur le même thème, il compose donc *Saga* et ouvre un nouveau chapitre de son roman familial, puisant toujours dans l'enfance et l'adolescence. Aujourd'hui, c'est par une voix détournée qu'il réinterroge la biographie,

en s'emparant du roman policier de Bernanos *Un crime*.

“J'ai découvert ce texte en 2008 en interprétant, dans une fiction radiophonique pour France Culture, le curé de Mégère, le personnage principal d'Un crime. Cette histoire m'est singulièrement restée dans la tête. Après Saga, je ne souhaitais pas revenir sur des histoires personnelles, alors Bernanos est remonté des abysses. J'ai été happé par l'image du curé. Ayant grandi près de Lourdes, j'ai une fascination pour les prêtres. J'ai aussi vu les films de Bresson et de Pialat. J'ai été intrigué par cette figure sombre, source de tous les fantasmes, intemporelle, par cet homme de Dieu qui agit sur son entourage et devient un gourou dévorant la parole vraie... alors que ce curé n'est pas un curé, c'est une femme travestie en curé.”

Jonathan Capdevielle n'en dira pas plus, pour conserver le mystère, mais il ne fait nul doute que son art, aimant à se livrer aux expériences pluridisciplinaires, trouvera dans ce terreau littéraire chargé un terrain de jeux aux multiples possibles.

“Par rapport à mes autres créations, ce spectacle n'est pas si à part car la question de l'enfance et de l'adolescence y est travaillée tout comme dans mes précédentes pièces. Il y a un personnage, un gamin, qui est comme Bernanos enfant dans ce texte. Il le dit lui-même d'ailleurs très bien. C'est de l'enfance que naissent ses personnages. Et son travail d'écrivain, malgré les années qui passent, y est toujours intimement lié.” Hervé Pons

A nous deux maintenant

d'après *Un crime* de Georges Bernanos, conception, adaptation et mise en scène, Jonathan Capdevielle, **du 23 novembre au 3 décembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national**, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com

Adishatz/Adieu conception et interprétation Jonathan Capdevielle, **du 12 décembre au 6 janvier au Théâtre du Rond-Point**, Paris VIII^e, tél. 01 44 95 98 21, www.theatreduronpoint.fr

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com